

## PRÉSENTATION

*Je me souvenais, bien sûr, de l'existence de cet exposé. Je me rappelais aussi qu'il avait produit un certain effet sur la vingtaine de personnes qui l'avaient entendu, au point qu'on m'en avait demandé le texte qui, photocopié, avait un peu circulé. Me reste la trace d'une sorte d'émotion, contenue, que certains auditeurs disaient avoir éprouvée. Et j'avais conservé l'impression d'une manière, d'un ton. Mais je ne me souvenais pas de ce que j'avais dit, au juste. Voici le contexte de cette séance.*

*En 1982 et 1983, à la faveur de la tournée de certains spectacles<sup>1</sup>, la compagnie théâtrale à laquelle je participais, installée à Marseille<sup>2</sup>, avait noué une relation avec le très beau centre culturel de Chateaufallon, dans le Var. La sympathie avait été réciproque, et très forte, entre les deux équipes, au point que le projet est né d'une implantation de la compagnie dans ce centre. Après quelques tractations, en particulier avec le ministère de la Culture, l'accord a été trouvé, et la troupe a pu s'établir dans ces lieux magnifiques à partir de 1983. Le cadre naturel était somptueux, surplombant la rade de Toulon, les installations vastes et multiples, marquées par le génie très singulier d'un des deux créateurs du Centre, le plasticien Henri Komatis (1921-1986). Il a été décidé que la troupe créerait divers spectacles dans cet endroit. Et pour ma part, je me suis mis à réfléchir à une production très particulière, qui allait m'occuper pendant trois ans, *Le Printemps*, consacrée aux bouleversements culturels de l'Europe de la Renaissance<sup>3</sup>.*

*Une des caractéristiques de ce rapprochement fut qu'il ne concernait pas seulement un théâtre et une troupe. Dans la proximité de Chateaufallon, de nombreuses personnes étaient actives, et en particulier, pour ce qui nous occupe ici, un groupe de réflexion animé surtout par Jean-Paul Ferrier, géographe enseignant à l'université d'Aix-en-Provence. Mais il y avait d'autres personnalités marquantes, comme Colette Ferrier, épouse du précédent, Simone Komatis, responsable de la programmation du Centre, ou la très étonnante Lysane Douënel – et enfin Gérard Paquet, principal animateur de toute cette*

---

<sup>1</sup> *Un Chapeau de paille d'Italie* (1980-81); *L'Énéide, d'après Virgile*, (1982-83). Cf. <http://denisguenoun.org/theatre/mises-en-scene/> . Le tapuscrit de l'exposé ne comportait aucune note. Toutes celles qui figurent dans ces pages sont introduites pour cette édition (2022).

<sup>2</sup> Il s'agissait d'une partie de l'Attroupeement, qui s'était déplacée dans le midi, cependant que l'autre était restée à Lyon

<sup>3</sup> Cf. <http://denisguenoun.org/oeuvres-en-ligne/le-printemps-1985-revu-avec-une-introduction-et-une-preface-originales-2015/>

*activité multiforme. Le groupe de réflexion avait créé un séminaire intitulé « À la Recherche du Temps Présent », qui tenait des séances mensuelles. Tout naturellement, arrivant dans ce contexte, j'ai été invité à présenter un exposé à l'une de ces séances, qui a eu lieu le 19 juin 1983.*

*Je dis au début de cette intervention que c'est ma première prise de parole publique sur des questions « générales », depuis une dizaine d'années. Et en effet, cela se voit dans le calendrier de ces « Écrits théoriques de jeunesse »<sup>4</sup>, une décennie s'était écoulée après les derniers travaux de réflexion philosophico-politiques, qui datent de 1973 et 1974. Encore le plus récent était-il une étude personnelle jamais donnée à entendre, et donc la dernière présentation publique fut la conférence sur la révolution russe de juin 1973<sup>5</sup> – donc exactement dix ans avant celle-ci.*

*Pourquoi cet intervalle, énorme au regard de mon âge (la trentaine) et par rapport à la période précédente où, durant quelques années (1968-1973) la production théorique avait été intense, comme en témoigne aujourd'hui cette série de remises au jour ? L'explication a deux faces, dont l'une est évidente et l'autre plus discrète. La première est le changement total d'activité : à partir de 1974, je me consacre pleinement au théâtre professionnel, j'abandonne (temporairement d'abord, puis de façon plus durable) mon métier de professeur de philosophie, et je voue toutes mes énergies au travail d'acteur, de metteur en scène, d'animateur de troupe. Est-ce à dire que je n'écris plus ? Certes pas – dans aucune époque de ma vie j'ai cessé d'écrire. Une autre série, publiée sur ce site, vient en témoigner : mes travaux sont alors intégralement orientés vers la scène<sup>6</sup>. Une pièce de théâtre d'abord<sup>7</sup>, puis, après l'échec cuisant de celle-ci, des traductions<sup>8</sup>, et enfin l'entrée dans ce qui deviendra une série d'adaptations de plus en plus personnelles<sup>9</sup>, avant les retrouvailles avec l'écriture de nouvelles pièces.*

*Mais qu'en a-t-il été, dans ce long intervalle, des essais de réflexion ? Ils se sont orientés vers le théâtre. Très peu nombreux, ils apparaissent seulement au*

<sup>4</sup> Cf. « Écrits théoriques de jeunesse », <http://denisguenoun.org/ecrits-et-reflexions/ecrits-theoriques-de-jeunesse/>

<sup>5</sup> Cf. « Une conférence de 1973 », <http://denisguenoun.org/2022/09/24/ecrits-de-jeunesse-suite/>

<sup>6</sup> Cf. « Textes de théâtre », <http://denisguenoun.org/textesdetheatre/>

<sup>7</sup> *Le Règne blanc* (1975). Cf. <http://denisguenoun.org/2014/12/20/apres-quarante-ans-publication-de-piece-regne-blanc-1974-1975/>

<sup>8</sup> *La Nuit des Rois* (1976), *Agamemnon*, (1977). Voir ci-dessus note 6.

<sup>9</sup> En particulier *L'Énéide* (1982), cf. <http://denisguenoun.org/textesdetheatre/leneide-dapres-virgile-1982-edition-2015/>.

début de la période<sup>10</sup>. Ensuite, une sorte de silence, pour la production publique au moins<sup>11</sup>. On rejoint ainsi le deuxième sens de cette coupure : elle n'était pas seulement liée à un changement d'activité professionnelle. S'y manifestait aussi une sorte de latence, de suspens par rapport à mes prises de positions antérieures, et de réserve quant à la possibilité de les renouveler. L'époque basculait, bien sûr, on le voit clairement aujourd'hui. Mais, même si toutes sortes de signes nous en parvenaient, notre conscience en était beaucoup moins nette qu'elle l'est devenue. En ceci le texte ci-dessous est précieux : c'est ma première tentative pour faire le point sur les raisons de ce retrait, et sur les voies d'une éventuelle issue.

Pour ce qui est du contenu, on pourra en juger à la lecture. Mais une autre mutation s'est opérée pendant la même période : celle de l'expression, du style. Par rapport aux écrits antérieurs, celui-ci se montre, brusquement, moins théoricien, moins pris dans la « technique » philosophique par son lexique et sa manière. C'est lié au public de cette séance, qui n'était pas composé de philosophes. Mais pas seulement : je choisis de parler plus clair, de façon plus ouverte et dans une adresse plus lisible. Et le théâtre n'y est pas pour rien : en particulier dans ce groupe, nous cherchions une adresse très ouverte. Ce qui rend ces pages, à la différence de nombre des précédentes, susceptibles d'être lues sans la barrière d'une langue philosophique parfois opaque. Leur limpidité me touche aujourd'hui. Et c'est un goût qui ne me quittera plus, même s'il m'arrivera plus d'une fois de plonger à nouveau dans la spéculation et son langage<sup>12</sup>.

En vérité, à travers ces divers déplacements, la mue est ici profonde, spirituelle, amoureuse – comme toujours – et marquant pour la première fois de façon explicite la volonté d'engager ma réflexion sur des voies existentielles ou métaphysiques autrement déclarées. C'est une des raisons qui me font trouver ce texte singulièrement attachant.

Tel qu'il est, j'éprouve pour lui une sorte d'affection. Il me semble qu'il a bien vieilli.

Octobre 2022

---

<sup>10</sup> Cf. « Passage au jeu » (1975), <http://denisguenoun.org/ecrits-et-reflexions/autres-ecrits/strasbourg-1975-une-intervention/>, et « L'oreille seule » (1976), in *L'Exhibition des mot et autres idées du théâtre et de la politique*, Circé-poche, 1998.

<sup>11</sup> J'écrivais des textes qui paraissaient sous le nom de la compagnie et qui, en n'étant pas exactement théoriques, développaient tout de même une pensée de l'action théâtrale. Peut-être publierai-je un jour certaines de ces interventions, toutes accessibles déjà dans le fonds d'archives qui m'est consacré à la BNF : <http://denisguenoun.org/2020/02/13/nouveau-depot-a-la-bnf/>

<sup>12</sup> En particulier à la faveur du retour à l'université à partir de 1991 et, par exemple, pour la préparation d'une thèse de philosophie soutenue en 1994. Cf. *Hypothèses sur l'Europe*, Circé 2000 (trad. angl. Stanford 2013), et *L'enlèvement de la politique – Une hypothèse sur le rapport de Kant à Rousseau*, Circé 2002.

## [THÉÂTRE ? CIVILISATION ?]<sup>13</sup>

Lorsque vous avez eu la gentillesse de me convier à parler ici, j'ai été très content. Il y avait dans cette demande toutes sortes de choses importantes, et bienvenues : les personnes qui la formulaient, qui sont des gens que j'aime, ou pour qui j'éprouve une grande sympathie ; le lieu de cette rencontre, qui s'impose pour moi, peu à peu, irréversiblement, comme le lieu d'un projet principal auquel, semble-t-il, je suis appelé à consacrer l'essentiel de mes forces dans le moment qui vient ; et puis, surtout, le contenu de cette demande : une espèce de sensibilité diffuse qu'il me semble que je partage, la référence aux paysages de la Méditerranée et aux hommes qui les habitent, un souci de la tradition et un appel vers la modernité, une volonté de s'inscrire dans le temps d'aujourd'hui et le désarroi qui accompagne cette volonté, le choix enfin de se rencontrer pour produire une réflexion, pour tenter l'approche de ce qu'Henri Komatis appelle une *pensée*, avec le poids et la résonance très profonde que prend ce mot lorsqu'il le prononce, irruption, impatience de la pensée, désir amoureux, physique d'une pensée à venir et néanmoins ancestrale, montée en sève de la pensée la plus essentielle sans laquelle toute ambition d'être moderne ne peut être qu'une lamentable supercherie.

Sur ce terrain, précisément, il se trouvait que votre invitation tombait juste. J'ai cessé, en effet, de témoigner par écrit ou oralement, depuis plusieurs années déjà, d'une pensée formulée ou conceptuelle, je veux dire d'une pensée *générale*. J'ai eu une formation littéraire et philosophique, politique aussi, pendant l'acquisition de laquelle je pensais beaucoup, sur toutes sortes de choses, et je trouvais bon de le faire savoir, en toutes sortes d'occasions. Et puis, un moment est venu où il m'a semblé, comme à beaucoup d'autres, que tout ceci, d'une certaine façon, était vide. J'étais marxiste, je crois que je l'étais avec cœur, et il est apparu, ce n'est pas original, que le marxisme pouvait être à la fois desséché et mystificateur, et puis meurtrier aussi, le cœur n'y était plus. J'ai travaillé ensuite dans un cercle de philosophes qui affinaient, avec une intelligence extraordinaire et une compétence que je crois sans égale, des instruments d'analyse précis jusqu'au délire, rigoureux, d'une efficacité imparable, pour aboutir à la seule conclusion, sans cesse répétée, qu'on ne pouvait rien dire, rien penser, que toute pensée était frappée de suspicion, et, à la fin, d'impuissance<sup>14</sup>. Et puis, il faudrait

---

<sup>13</sup> L'exposé n'avait aucun titre, ni dans sa présentation orale, ni dans le tapuscrit que j'en ai conservé. L'indication que je lui associe aujourd'hui, entre crochets et avec des points d'interrogation, signale les (nouvelles) questions qu'il met en jeu.

<sup>14</sup> Cf. D.G., *Relation – Entre théâtre et philosophie*, Éd. Les Cahiers de l'Égaré, 1997, pp. 39-41.

le dire aussi, l'impuissance théorique, dans la réflexion, l'impuissance politique, dans la vie sociale, qui envahissaient l'une et l'autre tout le champ de la vie, ce n'était pas tout : je m'étais cru porteur d'un projet d'amour impérieux, irréprouvable, et je n'arrivais pas à aimer. Oh, pour être franc j'aimais beaucoup, à l'extrême, mais je n'arrivais pas à en trouver le partage, la communication partagée, le dialogue, le don qu'on fait et qu'on reçoit. Les passions se sont succédées, toujours plus courtes, avec au bout la seule issue du désespoir, de la solitude, ouverture sur le noir.

Alors, il m'a semblé qu'il fallait se taire, et je me suis mis à cultiver un jardin. Ce n'était pas le mien, je n'ai pas reçu de terre en héritage, je fais partie d'une lignée d'exilés qui sont toujours un peu chez les autres. Et dans le même temps, j'ai cessé de formuler une pensée générale, ou d'y prétendre, je n'ai parlé ou écrit, publiquement au moins, qu'à propos de cette activité très déterminée que j'avais entreprise, j'ai délaissé toute globalité pour n'aborder plus les choses que par un seul côté, côté artisanat, côté théâtre (puisque c'était le théâtre), côté jardin.

Cela a duré dix ans, à peu près<sup>15</sup>, pendant lesquels j'ai eu le sentiment d'apprendre un métier : le métier de jouer, sur la scène, et aussi, plus tard, et c'est différent, le métier de mettre en scène ce qui se joue. De ce métier nous pourrions parler tout à l'heure, si vous le souhaitez, pendant la conversation qui va suivre. Je crois en connaître certains savoir-faire, certaines habiletés, et pourtant, désormais je voudrais dire ceci : si le métier peut servir à quelque chose, et je crois qu'il sert, c'est à ouvrir la voie, à débarrasser le chemin<sup>16</sup> que pourra parcourir une force qui ne vient pas de nous, qui nous traverse et nous échappe. Notre seule force, si nous en avons une, est de rassembler les conditions pour que puissent être accueillis un sens, une parole dont nous ne sommes pas les auteurs. Les artistes sont très actifs, on le dit, on le voit, et cependant ma surprise est de déceler combien l'objet de cette activité, même débordante, têtue, frénétique, est de dégager, de libérer, de rendre accessible un point étrange, qui est un point de passivité<sup>17</sup>. Le métier sert à ouvrir la voie, à dégager le chemin, mais lorsque l'accès est libre, il y a au bout un point où il faut laisser faire, laisser dire, un point où irradie l'émotion en sa source, la beauté en son foyer, et cela ne vient pas de nous.

---

<sup>15</sup> Donc : environ 1973-1983. Sur ce point, voir ci-dessus la Présentation.

<sup>16</sup> Je découvre ici, avec une certaine surprise, la première référence (discrète) à un passage biblique (Is. 40, 3-5) que j'allais citer souvent, mais beaucoup plus tard. Par exemple, D.G., *Hypothèses sur l'Europe*, Circé 2000, pp. 231-233.

<sup>17</sup> Encore une surprise. Je n'avais pas encore lu Lévinas me semble-t-il, en tout cas avec l'attention que je devais lui porter vingt ans plus tard. Mais cette affaire de ce qu'il allait appeler « passivité transcendante » était pour moi, déjà, explicite. Cf. « Le temple et le théâtre – De la transcendance », dans D.G., *Livraison et délivrance*, Belin 2009, pp. 121 et suiv.

Quant à la mise en scène, on dit souvent, vous l'avez entendu, qu'elle n'a acquis sa pleine dignité de discipline artistique que depuis peu ; précédemment elle n'était, paraît-il, qu'une simple activité de coordination, d'organisation, de régie. Il y aurait beaucoup à dire sur ce processus, et nous en reparlerons, si vous voulez. Mais il me semble qu'il n'est pas abouti, qu'il est en cours, et que si la mise en scène doit devenir un art, ce dont je ne suis pas sûr, il faut pour cela que les metteurs en scène, en premier lieu, renoncent à la jouissance de l'autorité, au malsain plaisir du commandement, pour reconnaître qu'ils sont des serviteurs. Les peintres sont au service, je crois qu'ils le savent, souvent ; ils le disent ; leurs plus grands maîtres n'ont cessé de le leur enseigner. Et s'ils l'ignorent, ils ne peuvent faire de mal qu'à leurs toiles, et à eux-mêmes, ce qui est déjà trop. Mais la position où l'on coordonne, où l'on organise, est singulièrement dangereuse : des acteurs sont sur la scène, qui dévouent leur corps, leur voix, et le plus manifeste et le plus secret de leur personne ; des techniciens travaillent, cachés, capables d'atteindre, ou de dépasser, les limites les plus extrêmes de l'effort et de la fatigue, au mépris de tout confort personnel et parfois au détriment de la sécurité physique la plus élémentaire, sans dormir pendant plusieurs nuits, parfois sans prendre le temps de manger, cela se voit, souvent, pour cette simple chose qu'une représentation doit avoir lieu<sup>18</sup> ; pour la musique, pour le décor, pour la couture, des hommes et des femmes offrent une disponibilité à peu près complète, prêts à donner tout ce qu'ils peuvent. Le risque est grand, permanent, personne n'en est à l'abri, que le metteur en scène, qui centralise autour de lui cette extraordinaire conjonction d'énergies humaines, se comporte en petit autocrate minable et borné.

Il me semble que si le metteur en scène est animé par la conviction d'être un créateur, au sens stupide que donne à ce mot une civilisation en mal d'artistes, qui veut masquer à peu de frais les plaies de sa culture, s'il a le sentiment que l'œuvre vient de lui, qu'il en est le sujet et la source, si son activité n'est pas soumise aux exigences très impératives d'une éthique, et si cette éthique elle-même n'a pas de fondement, alors la mise en scène n'est en aucune façon un art, elle reste l'autocélébration plus ou moins talentueuse d'un maniaque, et rien ne vient, et tout est permis. Dostoïevski, à une autre propos, a dit quelque chose comme cela.

La référence à Dostoïevski est là pour que je me pousse un peu moi-même à retourner les cartes, à montrer le jeu. J'en ai le désir, très vif c'est sûr, et pourtant on approche ici d'une zone où toute parole devient difficile, et aussi bien, depuis

---

<sup>18</sup> Cette référence appuyée au travail (et au courage) des techniciens était alimentée par de fortes amitiés nées dans ces années – et aussi à la connaissance de terribles accidents, parfois mortels, auxquels notre troupe avait échappé, alors que le dévouement et l'engagement des « régisseurs » y étaient, comme ailleurs, très forts.

dix ans que tout ceci se passe et suit sa route, je me suis tu<sup>19</sup>. Allez savoir pourquoi il m'a paru que c'est ici peut-être que je pouvais tenter d'en parler pour la première fois. Aujourd'hui, devant vous. Ce matin.

Je voudrais vous demander, pour un petit moment encore, l'autorisation de m'exprimer à la première personne, sur le mode biographique. N'y voyez aucune complaisance, je vous prie ; seulement une tentative, très modeste, de sincérité. J'ai été élevé dans un milieu aussi athée qu'il est possible. Je suis juif, d'Afrique du Nord, et mes parents, instituteurs tous les deux, étaient militants syndicalistes, partisans fervents de la laïcité, de l'école émancipatrice, rationalistes intraitables, aussi hostiles à la religion de leurs pères qu'au christianisme environnant. Mon père était un communiste sans nuances, à la stalinienne, et je dois à sa mémoire de rappeler qu'être juif et communiste, avec un nom arabe, œuvrant au plus bas de toutes les hiérarchies militantes, en milieu populaire, en Algérie dans les années 40 et 50, ne pouvait lui procurer, vous l'imaginez peut-être, aucune sorte de confort. Il l'a payé, très cher. Quant à leur athéisme, il était vibrant, profond, authentique, ils en ont témoigné l'un et l'autre, très différemment mais avec une égale fermeté, devant la mort. Je voue à leur souvenir, qui est presque une présence concrète, un respect très intense, et me crois appelé, à leur égard, à une sorte de devoir de fidélité. Vous comprendrez sans doute, dans ces conditions, que je n'éprouve aucune attirance pour les conversions à la mode, les prises d'habit en place publique, les spiritualités de bazar, et que toute idée d'un reniement de mes origines me fait monter à la gorge une sensation de dégoût.

Et pourtant : je pense désormais que le destin de notre monde va se jouer autour de la question de l'avenir des religions. Je veux dire : je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, dans le passé, de civilisation qui ne trouve son fondement sans un rapport religieux à l'univers, et il me semble que l'époque moderne ne nous offre que le choix entre une sorte de non-civilisation à la dérive, la nôtre, et ce qui est sans doute, à ce jour, la seule tentative cohérente de constituer une civilisation athée, c'est bien sûr la société communiste, qui étale devant nos yeux, depuis soixante-dix ans bientôt, le spectacle le plus hideux de la barbarie la plus féroce. Ne disons pas que le communisme est une religion, c'est faux. C'est se payer de mots, pour faire vite et se donner conscience facile. Il en emprunte certains traits, c'est l'évidence ; il prétend à assouvir, à satisfaire d'une certaine façon, en même temps qu'il veut en arracher les racines, quelque chose comme un besoin de

---

<sup>19</sup> Cf. Présentation. Cette période fut aussi celle du décès, assez précoce, de mon père (1912-1977) et bientôt de ma mère (1911-1982), qui influèrent beaucoup sur mon existence ultérieure. À leur propos, cf. par exemple D.G., *Un sémite*, Circé 2003 (trad. angl, Columbia 2014, préface Judith Butler) ou encore *Scène*, Comp'act 2000, disponible par le lien <http://denisguenoun.org/textesdetheatre/scene-1997-avec-une-preface-originale-2015/> .

religion. Mais il emprunte aux religions ce qu'elles ont de pire : la hiérarchie instituée, l'extériorité du rituel, la légitimation aveugle et imbécile du dogme et de l'autorité. En revanche, il se garde bien de communiquer avec ce qui est au cœur de la pensée religieuse, avec ce qui en constitue la source et le foyer, avec ce qui peut naître et subsister sans hiérarchie, sans appareil, sans dogme. Cela, il le forclôt, le bannit, l'extermine partout où il le peut. Les religions sont une mise en relation avec le divin, avec la source et la finalité de toute chose, avec l'au-delà de la mort. Les religions reposent sur cette conviction, étrangement unanime, que la vie précède toute naissance, qu'elle survit à toute mort et lui est supérieure, et qu'en ceci réside quelque chose comme une signification, qui nous est extérieure et nous est enseignée. En cela, le communisme est très exactement ce qu'il prétend être : radicalement, essentiellement athée. Pour une fois, on peut le croire sur parole.

Il me paraît que la conscience (je voudrais presque dire : la perception) de ce lien qui unit l'entreprise humaine et l'aventure cosmique, la conviction de ce que l'humanité n'est qu'un des occupants, singulier sans doute, mais un parmi d'autres des occupants de ce prodigieux vaisseau, est la source, l'origine, le préalable obligé de tout projet de civilisation. Je ne vois pas comment une civilisation pourrait naître, surgir ou se développer sans cette inscription du monde humain dans le sens des choses, de la même façon que je ne vois pas comment un arbre, ou une fleur, pourrait pousser sans racines. Et ce n'est pas tout à fait, vous le voyez, une comparaison ; c'est un peu plus que cela, presque une identité : la civilisation est une fleur, une plante colorée, un surgissement coloré de la vie dont nous devrions avoir pour tâche de cultiver le terrain.

En ce sens, le communisme, je m'excuse d'y revenir (c'est bien triste) mais c'est la moitié de notre monde, et je ne vois pas comment on pourrait penser le temps présent sans tenter de penser quelque chose de cette moitié-là, en ce sens le communisme n'est pas exactement une civilisation : c'est plutôt une sorte de non-civilisation, une tentative de faire reposer tout l'espace social sur une absence de fondement, une volonté de décrocher l'humanité et de la tenir hors de tout lieu, en suspens, dans le vide<sup>20</sup>. On voit cela souvent chez des individus, parfois avec grandeur (je pense à Camus, par exemple), le plus souvent dans la détresse et le délire. Mais sur le terrain social, c'est une aventure tout à fait inédite, que je crois constitutive, pour une bonne part, de notre modernité. J'ai dit tout à l'heure que le monde où nous vivons, dans son autre moitié, la nôtre, l'Occident si vous

---

<sup>20</sup> Je nuancerais cela aujourd'hui. Car il resterait (il reste) à interpréter, plus profondément que cela n'a été fait jusqu'à ce jour, la signification que je pourrais dire *métaphysique*, et en un sens paradoxalement *spirituelle* du matérialisme philosophique, en tout cas chez certains des plus grands penseurs se réclament de Marx, et sans doute même chez lui. Mais j'ignore sans doute certaines des réflexions menées sur ce sujet (Berdiaev ?) Je tenterai d'y remédier.



voulez, est une non-civilisation à la dérive. Je voulais dire que ce monde me semble en passe de perdre le sens de ses fondements, qu'il survit à des religions dont il se détache, sans pour autant qu'elles soient vraiment mortes, et sans non plus manifester la ressource, pour l'instant tout au moins, de formuler en des termes neufs le rapport qui l'unit au cosmos. Mais à l'Est, c'est d'une non-civilisation délibérée, cohérente, volontaire qu'il s'agit. Au total, la perception du sens radical qui habite les êtres et les choses semble bien en retrait, et c'est une non-pensée, une pensée du néant, c'est-à-dire très précisément les diverses figures du nihilisme, dont on dirait que, partout, elles gagnent du terrain. Je me fais de notre monde une vision apocalyptique.

Mais ne croyez pas qu'en disant cela, je veuille payer mon écot au catastrophisme ambiant, à la mode des frissons et des frayeurs, aux annonces de guerre nucléaire inévitable, aux prévisions d'apocalypse à tout crin que nous servent, complaisamment, des futurologues de magazine et quelques best-sellers pour l'été. Les apocalypses de la tradition biblique sont de prodigieux textes poétiques, des textes d'annonce, au sens très fort de ce mot, des textes d'espoir. Le sens spirituel de l'apocalypse n'a rien à voir avec la prédiction terrorisée d'un cataclysme. Au demeurant, je ne pense pas que l'apocalypse vient, je pense que nous y sommes. C'est un peu comme la révolution, dont on disait il y a longtemps, pour rire, qu'il faut éviter de l'attendre, quand elle est déjà commencée. Le désastre écologique qui saccage notre domaine naturel<sup>21</sup>, notre demeure, la guerre qui fait rage, de façon quasiment ininterrompue depuis soixante-dix ans avec des moyens inouïs, les déportations de peuples entiers, les massacres, l'infini désarroi des consciences, l'assomption de toutes les idoles : il n'y a pas à chercher plus loin ; tout est là.

Au cœur de l'apocalypse, c'est la justice qui sauve le mode, qui œuvre, concrètement, pratiquement, à sa renaissance<sup>22</sup>. Non pas une petite poignée de justes qui se croiraient élus, protégés, insomniaques au milieu de la nuit universelle. Mais tout geste de justice, tout acte juste, à quelque moment que ce soit, et de n'importe qui. Juste, je veux dire : qui manifeste cet accord, cette convention essentielle, cette connivence entre la pratique des hommes et le sens profond, essentiel, qui habite la vie. C'est n'importe quel geste de justice, au sens usuel, banal, moral si vous voulez. C'est n'importe quel moment de tendresse, ou de partage. C'est toute occurrence, toute inscription, dans la vie, de la beauté. Il y a là une des raisons d'être de l'art, un fondement de sa dignité, de son importance. L'art est, avec toutes sortes d'autres activités humaines, mais j'en parle parce que

---

<sup>21</sup> Je rappelle ici que cet exposé date de 1983. Mon premier rapprochement avec la pensée écologique intervient dès les années 1970. J'ai voté pour René Dumont au premier tour de la présidentielle de 1974.

<sup>22</sup> L'usage de ce mot est évidemment lié au début de la préparation du projet *Le Printemps*, évoqué ci-dessus note 3.

c'est à cela que je me consacre, l'art est, avec d'autres, un des lieux où l'on peut œuvrer à rendre possible un moment de beauté, c'est-à-dire un moment où se manifeste l'accord entre les gestes de l'homme et le sens des choses. Tout geste d'art accompli fait œuvre de vérité, c'est un geste juste, c'est un moment de justice. Tout geste d'art accompli participe, sans prétention aucune, très humblement au contraire (je voudrais contribuer à dire, un peu, qu'il n'y a de geste d'art possible que dans cette radicale humilité) tout geste d'art accompli participe à la production d'une renaissance, au printemps<sup>23</sup> du monde qui vient. Mais ce geste n'a rien à voir avec l'expression de ma subjectivité, ou de mon moi : il consiste à ouvrir la voie, à dégager le chemin vers un point obscur et lumineux où s'exprime un sens, où se manifeste une parole qui ne viennent pas de nous.

Comme tout moment de tendresse, ou de partage, comme tout geste d'amour ou de fraternité, l'art communique avec la justice du monde. C'est pourquoi je ne pense pas qu'aucune activité artistique soit jamais possible sans l'enracinement dans une exigence éthique très profonde, et très formulée, quel qu'en soit le langage. Mais l'art ne peut pas porter à lui seul le projet d'une civilisation. S'il est, lui aussi, une sorte de fleur, il faut la terre, la culture, les savoirs, les techniques, il faut le jardin tout entier. L'art n'a pas pour mission de coordonner toutes les activités des hommes : il est une certaine sorte d'ouverture, vers une certaine sorte d'échappée. Il faut autre chose, un autre type de parole, de conscience, qui assume le rôle que les religions ont tenu dans le passé. Mais je n'appelle aucun retour en arrière : les religions ont eu leur grandeur, colossale, mais elles ont porté aussi leur poids de crapuleries, de mensonge, de complaisance à l'oppression, et c'est sans doute une des choses qui les rend un peu inaudibles aujourd'hui. Je dis seulement qu'il faut entendre, au travers de cette gangue, le sens profond qui les porte, la mission dont elles ont été investies, et que de cela nous ne pourrions pas nous passer, et que sans cela nous, et les autres après nous, ne pourrions tout simplement pas vivre.

Voilà. Comme c'est étrange, comme la parole vous porte. Et comme on a le sentiment, une fois au bout, que ni le point d'arrivée, ni le chemin, on ne les avait, à vrai dire, choisis.

*Chateaufallon, 19 juin 1983*

---

<sup>23</sup> Cf. note précédente.